

COLLARD, Chantal, *Une famille, un village, une nation. La parenté dans Charlevoix, 1900-1960* (Montréal, Boréal, 1999), 194 p.

Christian Dessurault

Volume 53, numéro 3, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/005396ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/005396ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dessurault, C. (2000). Compte rendu de [COLLARD, Chantal, *Une famille, un village, une nation. La parenté dans Charlevoix, 1900-1960* (Montréal, Boréal, 1999), 194 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 53(3), 433–437.  
<https://doi.org/10.7202/005396ar>

XVII<sup>e</sup> siècle par une guerre civile entre deux clans familiaux et que, s'ils avaient comparé leur déportation à ce qui se passait au même moment sur les champs de bataille européens, « essi si sarebbero potuti dire fortunati » (ils auraient pu se dire qu'ils étaient chanceux) (p. 226). Les francophones du Québec, pour leur part, forment sous le Régime français une société qui est décrite essentiellement à partir du témoignage que le gouverneur Murray a laissé d'eux. Les groupes sociaux entre lesquels ils se séparent ne forment jamais un peuple, mais au mieux une entité distincte de la métropole. L'Église, qui a assuré la survie de la colonie (p. 70), a fait de la religion un trait distinctif de la mentalité française coloniale. La Conquête n'a que peu de conséquences, car les élites s'en vont, et ceux qui restent l'acceptent, y compris l'Église. D'ailleurs le statut de celle-ci est meilleur après qu'avant (p. 265) et elle s'impose vite et durablement comme le seul définisseur de la culture canadienne-française. Du reste, la recherche du compromis, caractéristique de l'histoire du Canada, s'est faite « senza traumi e conflitti maggiori » (sans traumatisme ni conflit majeur) durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, « quand'anche si considerino le Ribellioni del 1837-1838 » (même si l'on considère les Rébellions) (p. 343). Le régime de l'Union a été un élément d'unification de l'Amérique du Nord britannique (p. 325) et il a préparé les Canadiens à désirer la Confédération.

Il y a bien sûr autre chose que cela dans la première partie de la *Storia*, mais ce côté d'histoire à l'eau de rose est profondément déplaisant. On est loin des *National Standards for United States History*, qui font le pari que la société américaine résoudra d'autant mieux ses conflits internes contemporains qu'elle aura mieux posé ceux qui l'ont traversée au cours de l'histoire. Le parti pris trop visible de Codignola pour la bonne-entente finit par nuire à son propos.

Département des sciences humaines  
Université du Québec à Trois-Rivières

LUCIA FERRETTI

COLLARD, Chantal, *Une famille, un village, une nation. La parenté dans Charlevoix, 1900-1960* (Montréal, Boréal, 1999), 194 p.

Dans ce livre, Chantal Collard montre l'importance de la parenté dans la société rurale du Québec d'avant 1960. Le terrain d'enquête est un village de Charlevoix désigné sous le nom fictif de Cap-Saint-Michel. Cependant, à partir de ce cas, l'auteure entend saisir une culture rurale de la parenté dépassant largement les limites de Charlevoix. Elle prend donc soin de relever, à chaque étape de sa démonstration, les nombreux éléments comparatifs avec divers autres travaux d'anthropologues, de sociologues et d'historiens. Cet ouvrage est le produit d'une patiente enquête ethnologique sur le terrain durant laquelle l'auteure a interrogé de nombreuses personnes dont certaines étaient, comme elle, des passionnées de la parenté. Cette enquête est complétée par l'examen des archives locales et la saisie informatisée des données

nominatives de l'état civil pour les années 1900 à 1960. C. Collard a ainsi suivi sur au moins trois générations les trajectoires des familles de Cap-Saint-Michel.

Ce livre est divisé en quatre parties de deux chapitres. Dans un premier chapitre, l'auteure présente la géographie et l'histoire de Cap-Saint-Michel. L'isolement géographique a fortement contribué au repli sur soi. Le peuplement initial de Cap-Saint-Michel remonte au Régime français et la formation de cette nouvelle paroisse s'est faite à partir d'un nombre relativement restreint d'individus. La pression démographique a rapidement provoqué le débordement de la population sur les terres voisines du plateau, puis l'exode vers l'extérieur de la région. L'auteure rappelle l'aspect familial de ces migrations vers l'extérieur. Cette saturation rapide du terroir a, par ailleurs, favorisé le resserrement de la parenté à Cap-Saint-Michel et y a entraîné une fréquence élevée de mariages consanguins. Le deuxième chapitre sur les repères identitaires débute vraiment à partir de la partie sur la modification des coutumes de parenté, de l'Ancien au Nouveau Monde, du Perche à Charlevoix. L'auteure insiste entre autres sur le biais agnatique dans la transmission des biens qui, déjà présent dans les premiers temps de la Nouvelle-France, s'accroît au fil des générations. Ainsi, avec la saturation du terroir, les filles héritent de plus en plus rarement des patrimoines familiaux. Dans cette société rurale, la parenté forme le noyau dur des références identitaires. L'auteure signale l'importance de la référence française qui prend clairement une allure de parenté, celle des premiers colons consanguins ou alliés. Cette dimension de la culture locale, insistant sur la filiation à la France, aurait servi de support à une certaine idéologie nationaliste marquée par le renfermement sur l'identité de souche. Pourtant, la discontinuité face à l'héritage français, dans le mode de vie, dans le mode de peuplement et dans le système de transmission des biens, est bien présente. Par rapport à la société globale, les familles ont développé leurs propres systèmes de référence : les généalogies. L'auteure présente ces divers types de généalogies et leurs implications symboliques. Les généalogies descendantes demeurent le type largement dominant et elles visent à montrer la continuité de la lignée familiale dans la région, dans la province et dans le continent. Or, ces généalogies évacuent la majeure partie de l'héritage génétique et culturel qui passe par les femmes puisqu'on s'arrête habituellement, du côté féminin, au mariage des filles.

La deuxième partie de l'ouvrage commence par un chapitre sur la structure sociale. Ce village est partagé entre deux modes de vie principaux et deux mentalités différentes. Les cultivateurs-bûcherons, le premier et principal groupe, sont à la fois plus enracinés et plus limités à l'espace local. Leurs activités économiques demeurent proches de la subsistance quoique, paradoxalement, « beaucoup de gens considérés comme riches dans la paroisse sont justement des propriétaires terriens ». Les navigateurs, le second groupe, sont davantage ouverts aux échanges et au monde extérieur. Le village compte aussi une minorité de journaliers gagnant leur subsistance dans le travail forestier ou dans le secteur maritime. La présentation de cette structure

sociale s'avère toutefois sommaire et l'auteure postule trop facilement, selon nous, l'absence de reproduction sociale, à long terme, d'une élite locale. Par ailleurs, l'auteure développe des idées originales sur la place des femmes dans la vie sociale car, dans ce village, le travail amène de nombreux hommes à vivre pendant plusieurs mois à l'extérieur. L'auteure souligne ensuite l'influence des réseaux familiaux sur les modalités de l'embauche dans les activités saisonnières. L'organisation communautaire contrecarrerait ainsi, par le biais de l'emploi, les effets inégalitaires de la transmission des biens. Par contre, cette société locale reste fortement fragmentée entre le monde des hommes et celui des femmes, et entre les nombreuses cliques partout présentes dans cette société à la fois communautaire et individualiste.

Dans le chapitre subséquent, l'auteure présente les modalités de la reproduction sociale des familles dont celle, souvent oubliée, des vocations religieuses. La taille des familles commande la consolidation locale et l'expansion vers l'extérieur. Le service familial des fils et des filles assure la survie de la famille, tandis que l'aide de la famille, lors de l'établissement des fils, constitue le second élément de réciprocité d'une génération à l'autre. De manière générale, le maintien des fils comme agriculteurs l'emporte largement sur la pérennité de l'exploitation. Par ailleurs, le cas échéant, le choix de l'héritier s'effectue souvent parmi les cadets de la famille et la cohabitation s'avère alors quelquefois difficile. Certes, à Cap-Saint-Michel, les filles sont soumises au service familial. Cependant, le travail rémunéré, à l'extérieur de la famille, demeure le fait d'une minorité. Le destin social des filles et leur futur bien-être matériel sont d'abord liés au mariage. L'objectif des familles reste toutefois d'établir les fils et d'éviter autant que possible l'éparpillement des branches masculines. La famille peut éventuellement contribuer à l'établissement de ses filles, mais jamais au détriment de ses garçons. Face aux vocations religieuses, les familles sont aussi davantage prêtes à investir pour les fils, désireux de devenir prêtres, qu'à supporter les vocations religieuses des filles.

La troisième partie du livre traite de la parenté charnelle et de la parenté spirituelle. La parenté dans Charlevoix, c'est d'abord et avant tout la consanguinité. Les consanguins, les propres, sont classés en deux côtés apparemment équivalents : les parents maternels et les parents paternels. Cependant, l'auteure rappelle le biais agnatique de cette parenté révélée dans la transmission des patronymes. Le cercle de la parenté est relativement étroit dans Charlevoix, comparativement au système normand ou bas-breton. La parentèle demeure en effet bien en deçà de la mémoire généalogique des individus. En ce qui concerne l'entraide, la limite entre parents et apparentés est claire et, à l'extérieur d'un cercle relativement restreint de proches, les obligations sont les mêmes pour les parents que pour les autres membres de la même communauté. Au-delà de la famille nucléaire, les relations électives jouent un rôle sélectif important dans la parentèle. Par ailleurs, un réseau de nature essentiellement élective, la *gang*, concurrence la parentèle. Le mariage crée de nouvelles relations avec la famille de son conjoint; par contre, une fois

marié, on prend ses distances avec ses propres parents collatéraux. Mais, dans la ligne directe d'engendrement, les vieux parents restent toujours importants.

Par ailleurs, le clergé met l'accent sur la parenté spirituelle, comme les parrains et les marraines. Le rôle de cette parenté spirituelle s'avère limité dans la société civile. Ainsi, les parents spirituels ne deviennent pas forcément les tuteurs de leurs filleuls en cas de décès des parents. Dans cette même partie, C. Collard consacre un chapitre aux orphelins, à l'adoption et aux enfants illégitimes. Le destin des orphelins est d'abord lié à la disparité entre la maternité et la paternité, car les veufs assument plus difficilement la charge des enfants. Le placement des orphelins dévoile aussi toute une hiérarchie dans l'appartenance des enfants : on est d'abord enfant de Dieu, puis de ses parents, de sa famille étendue et, en dernier recours, de la paroisse. L'auteure note aussi la stabilité des placements et la bonne intégration des orphelins dans leurs nouvelles familles. Devant la croissance du nombre des enfants illégitimes au XX<sup>e</sup> siècle, l'Église catholique essaie de forcer la main des communautés locales. Tandis que les prêtres poussent à l'adoption pour décharger les hospices, les familles y demeurent plutôt réfractaires. Par ailleurs, l'ambiguïté des uns et des autres sur la valeur relative de la parenté adoptive et de la parenté biologique montre la complexité des notions d'affiliation et de parenté.

La dernière partie du livre aborde le vaste domaine des alliances. L'étude du mariage vise d'abord à préciser la cohésion sociale dans la communauté locale. De plus, le mariage est aussi un bon indicateur des clivages sociaux. C. Collard constate deux manières très contrastées de se choisir un conjoint à Cap-Saint-Michel : d'une part, le noyau enraciné de la population est fortement endogame et, d'autre part, les éléments plus périphériques, destinés de toute façon à l'émigration, sont plus largement ouverts aux alliances exogames. Quoiqu'elle constate l'absence de stratégies matrimoniales strictement économiques, l'auteure nuance toutefois la position selon laquelle l'alliance n'était pas un vecteur important de la reproduction familiale. D'une part, l'alliance détermine largement le destin social et le statut économique des filles. D'autre part, elle souligne, en se référant aux travaux de B. Garneau et de B. Chérubini, l'existence possible de certains sous-groupes au sein desquels s'effectuent des choix préférentiels de conjoints. C. Collard note la brièveté des fréquentations et rappelle la forte endogamie villageoise. Parmi les raisons du mariage proche, elle invoque les contraintes géographiques, le désir d'enracinement et la consolidation des liens de solidarité à l'intérieur de la communauté. De plus, les jeunes femmes, plus fortement endogames, préfèrent nettement rester dans leur paroisse, car le statut de leur famille d'origine y est connu et elles peuvent y compter sur le soutien de leur mère et de leurs sœurs.

Le dernier chapitre analyse un type bien spécifique de mariages proches : les mariages dans la parenté. L'auteure choisit d'aborder successivement trois types de mariages dits remarquables : les mariages consanguins, les mariages dans la consanguinité au-delà des degrés prohibés par l'Église, et les renchéissements d'alliances impliquant l'union d'au moins deux consanguins

d'une famille avec deux consanguins d'une autre famille. L'auteure revient ensuite sur les taux élevés de consanguinité et surtout sur une absence de répugnance à se marier dans la petite parenté. Ces mariages dans la consanguinité proche sont d'abord le fait du noyau enraciné des propriétaires terriens et ces unions présentent une nette prépondérance de chaînes masculines dans l'apparentement des conjoints. Cependant, le meilleur mariage n'est pas celui qui unit deux consanguins, mais celui qui unit deux frères d'une même famille à deux sœurs d'une autre famille. D'une part, ces mariages ne sont soumis à aucune interdiction religieuse et, d'autre part, ils permettent tout autant que les mariages entre consanguins de court-circuiter l'échange plus large de conjoints dans la reproduction des lignées, contribuant ainsi à maintenir une forte cohésion familiale et villageoise. Dans cette communauté si catholique, les aménagements culturels prévalent souvent sur les prohibitions édictées par l'Église, entre autres dans les cas de remariage. C. Collard note toutefois certaines alliances généralement évitées. Ainsi, la distinction entre générations est assez bien maintenue dans la communauté, malgré le nombre élevé d'enfants dans une même fratrie et l'écart considérable des âges entre le premier et le dernier de ces enfants.

Dans ce livre, l'auteure réussit assez bien à démontrer l'impact du système de parenté sur certains aspects de la vie sociale ou sur certaines représentations symboliques. Elle en dévoile aussi certaines incohérences et se montre assez soucieuse de la circonscrire dans l'espace social. Cependant, l'articulation entre ce système de parenté et le maintien d'une culture nationale forte, voire d'une conscience identitaire, ne fait pas vraiment l'objet d'une démonstration spécifique.

*Département d'histoire  
Université de Montréal*

CHRISTIAN DESSUREAULT

COMEAU, Robert et Bernard DIONNE, dir. *À propos de l'histoire nationale* (Sillery, Septentrion, 1999), 160 p.

Je dois l'avouer, l'histoire nationale ne me passionne guère. Les discours méthodologiques et philosophiques sur l'histoire nationale encore moins. L'expression me fait penser aux manuels scolaires de ma jeunesse, farcis de sentiments patriotiques et préoccupés de cerner le « caractère national » de tel ou tel peuple. Plus près de nous, je pense aux idéologues conservateurs du Canada anglais, tels J. L. Granatstein, qui dénoncent l'histoire sociale, l'histoire des femmes, l'histoire des régions, en somme tout ce qui n'a pas de lien direct avec la politique du premier ministre Mackenzie King. Ou encore aux sénateurs républicains de Washington qui ont rejeté les *National Standards for United States History* parce que ceux-ci accordaient autant de place aux esclaves et aux immigrants qu'aux hommes d'État. Très souvent, la revendication d'une histoire nationale s'insère dans un programme franchement réactionnaire, alimenté par la nostalgie d'un récit historique cohérent, intégral,